

Compte rendu d'un ouvrage autobiographique

**Louissette Ighilahriz
"Algérienne"
récit recueilli par Anne Nivat
Fayard/Calmann-Lévy
Paris 2001 (274p)**

Dr. Malika El Korso
Maitre de conférences
Département d'Histoire - Bouzareah

ABSTRACT

Le 20 juin 2000, un nom fut médiatisé par le quotidien français *Le Monde* , celui de Louisette Ighilahriz. Elle y raconte ses souffrances et comment elle fut torturée au siège de la 10eme division parachutiste , en septembre 1957, par Graziani sur ordre de Massu et Bigeard. Son témoignage allait devenir le catalyseur d'un large débat sur la torture pendant la guerre de libération nationale. En 2001, elle publie un récit autobiographique écrit en collaboration avec la journaliste Anne Nivat , dans lequel elle raconte son parcours.

Compte rendu d'un ouvrage autobiographique Louissette Ighilahriz

Recueilli à Alger par Anne Nivat, ce récit autobiographique "Algérienne" retrace le parcours de Louissette Ighilahriz, militante de la guerre de libération nationale.

En fait ce récit fait suite à son témoignage paru dans le journal *Le Monde* du 20 juin 2000, signé par Florence Beaugé dans lequel elle raconte les circonstances de son arrestation, et comment à l'âge de vingt ans elle fut torturée pendant trois mois (du 28 septembre au 26 décembre 1957) au siège de la 10e D.P par Graziani sur ordre de Massu et Bigeard.

Ce témoignage bouleversant aura le mérite d'avoir obligé, en quelque sorte ses tortionnaires⁽¹⁾ (sauf Graziani mort en service commandé en Kabylie en 1959) à sortir de leur silence d'une part et à faire ouvrir un "chantier", un travail de mémoire en France sur les tortures et les exactions commises par l'armée pendant la guerre d'Algérie (d'autre part ⁽²⁾). Tout ceci dans une ambiance de passion et de controverses⁽³⁾ comparable à celui qui a accompagné dans les années 70, la redécouverte des crimes de Vichy à l'encontre des juifs (et pour lesquels l'Etat français a demandé pardon)

¹ - Le 22 juin 2000, dans le journal *le Monde*, Jacques Massu s'exprime ainsi: "Non, la torture n'est pas indispensable en temps de guerre, on pourrait très bien s'en passer. Quand je repense à l'Algérie, cela me désole car cela faisait partie d'une certaine ambiance. On aurait pu faire les choses différemment". Le général Bigeard conteste le témoignage de Louissette et le qualifie de "tissu de mensonges".

² - Grâce aux derniers travaux universitaires (Raphaëlle Branche, Sylvie Thénault, Claire Mauss-Copeaux) nous savons que la torture n'est pas une création ex nihilo de la guerre d'Algérie- La pratique de la torture a accompagné l'Algérie tout au long de son histoire coloniale.

³ - Le 31 octobre 2000, l'appel des 12 intellectuels) à l'initiative de l'Humanité. Ils réclamaient aux plus hautes autorités de l'Etat français une reconnaissance et une condamnation solennelle des exactions commises autrefois en Algérie.

Le 23 novembre 2000, révélations du général Aussaresses cf son livre: "Algérie, pouvoirs spéciaux 1955-57 Ed. Perrin mai 2002.

En Algérie, la Fondation du 8 mai 1945, a ouvert le débat, avec une journée d'études sur la torture, à l'ENA le 4 février 2001 avec des témoignages de *militants torturés et des universitaires*: Mrs Gallissot, Kaddache, Mohammed El Korso, Bennoune, Djeghloul; Malika El Korso, Djaria Bennadji et les juristes Boudjemaa Souilah et Kamel Filali.

Sans contexte, ce témoignage a réveillé la mémoire nationale française sur une période encore largement occultée d'une histoire mal assumée.

Le récit commence par l'aboutissement d'une longue quête qui aura duré quarante ans: retrouver son sauveur, "son ange gardien" "le Docteur Francis Richaud. Elle le trouvera au cimetière de Messuguet, ce 21 septembre 2000 Emue, elle écrira sur sa tombe: " avec toute ma gratitude", à celui qui , un jour de décembre 1957 était entré dans sa cellule, et a soulevé sa couverture et lui a dit d'une voix douce: "mais mon petit, on vous a torturée (p.118)

Née à Oujda le 22 août 1936, quatrième d'une famille de dix enfant: une mère "analphabète mais hyperpolitisée", un père gendarme aussi aimant qu'exigeant et qui a joué un rôle essentiel dans sa vie: **"Alors que j'étais en train de subir les pires tortures, une des raisons pour lesquelles, je me suis refusée à parler était que je craignais beaucoup plus mon père que mes tortionnaires"** (p.31)

Rentrée du Maroc en 1948, la famille Ighilahriz s'installe en pleine Casbah puis sur les hauteurs d'Alger où le père acquiert une boulangerie à El Biar qui deviendra dès 1955 la plaque tournante de la résistance: passage obligé pour beaucoup d'agents de liaison du FLN mais aussi une cache pour les documents et les armes: **« Nous cachions des armes à l'intérieur du pain, juste après la cuisson nous les fendions pour y fourrer des tracts et des armes... nous avons ainsi passé des centaines d'armes, de munitions et de médicaments à la résistance jusqu'en 1957 »** (pp.51-52).

Une jeunesse très studieuse ((où le père exigeait de ses filles, les meilleurs notes) à l'école française et où la jeune Louissette découvre qu'elle ne sera pas autre chose qu'une "enfant de raton, une bougnoule". Un autre élément déclenchera sa prise de conscience: lors de la cérémonie de remise de diplômes du CAP, une enseignante d'origine algérienne naturalisée Melle Sidi Cara lui jeta son diplôme à la figure devant tout le monde.

Compte rendu d'un ouvrage autobiographique Louisette Ighilahriz

"La feuille de papier a lentement volé jusqu'à terre. Je suis restée de marbre, debout dans la cour sans esquisser le moindre geste pour aller la ramasser...Ma rage était telle que je me suis alors promis d'être la première engagée s'il venait à se passer quoi que ce soit entre les colons et les Français musulmans". (p.42).

Voilà planté le décor d'une famille nationaliste où tout prédestinait la jeune Louisette au combat libérateur pour mettre fin "à la hogra" et à l'humiliation. Son père sera arrêté le 31 janvier 1956 torturé pendant vingt jours, il sera transféré à la prison de Barberousse et ne sera libéré qu'en avril 1962 . Sa mère qui jouait à la femme enceinte avec des médicaments, des documents parfois des armes collés au ventre, connaîtra le supplice de la baignoire...

Première opération

Un jour de juin 1956, elle est sollicitée par son oncle maternel qui lui demanda de transporter une boîte de chaussures dans laquelle se trouvait un pistolet.

"C'est à cet instant précis que je me suis sentie profondément et irréversiblement impliquée dans la guerre" (p.58)

Cette première opération réussie. Elle va travailler à plein temps pour l'organisation, avec à sa tête Saïd Bakel jusqu'au 8 juillet 1957. Ce jour là le groupe, constitué par Saïd Bakel, Hassan Guandrich, Rachid Ferrahi, Ghania Belgaid, Malika Koriche, Zahia Zaghit, Fatima Slimani et sa soeur Malika s'est fait arrêter à la petite Mascotte. Elle même était "grillé". Elle a prit la fuite et les "frères" l'ont conduite à Chebli, fin août 1957. Elle était intégrée au commando avec lequel elle effectuait les opérations, et répondait au nom de guerre: Lila. Seule femme dans le maquis, il lui fallait quadrupler d'efforts pour ne pas être considérée comme du sexe faible" **"J'essayais de faire en sorte que notre colonne progresse au même rythme que si je n'avais pas été là"** (p.94).

Ils furent encerclés la nuit du 28 septembre 1957 par la 3e REP. Saïd Bakel fut mitraillé sous ses yeux. Elle fut transportée à

l'hôpital Mustapha où on la soigne pour mieux la faire parler. Elle y restera une journée jusqu'à ce que les bérets rouges de Massu l'emmènent à la 10e D.P. sur les hauteurs d'Alger. Pendant trois mois elle fut torturée par Graziani sous les ordres de Massu et Bigeard. Graziani le maître d'œuvre lui brisait et rebrisait ses plâtres (tout son côté droit était plâtré jusqu'au cou). Sans soins, ni hygiène, avec une gangrène avancée et des douleurs insupportables, elle a essayé de se suicider. Le 20 décembre 1957: **"alors que j'étais au bord de l'épuisement, anéantie par mes efforts pour ne pas parler, et par ce balancement de tête incessant, un inconnu a fait irruption dans ma cellule..."** (p.117)

Le Dr Richaud, médecin militaire un "ilôt d'humanité dans un univers de tortionnaires à l'image de Bigeard " l'arrachera des griffes de Graziani.

Présentée devant la cour d'Assise en décembre 1957, sur un brancard, elle sera incarcérée à Barberousse où elle retrouvera sa mère et sa sœur Malika **"être en prison était pour moi un réel bonheur"** (p.127)

Les prisons

Elle restera à Barberousse du 20 décembre 1957 à mars 1958. En avril elle passera devant un tribunal militaire et sera condamnée à quatre ans de prison.

Après un séjour de trois mois à El Harrach dont quatre semaines au cachot, elle sera transférée en France.

Puis c'est le cycle infernal des prisons de France Louise connaît pas moins de sept détentions: les Beaumettes à Marseille, La Roquette à Paris, prisons d'Amiens, de Fresnes, de Toulouse, de Pau où elle rencontrera d'autres militantes: Zohra Drif, Djamilia Boupacha, Malika Koriche, Eliette Loup... (p.155)

En 1961, Germaine Tillon réussit à obtenir son assignation à résidence en Corse à Corte, mais un jour Louise, avec l'aide d'amis communistes, prend la poudre d'escampette: elle en avait assez de pointer matin et soir au commissariat.

Compte rendu d'un ouvrage autobiographique Louisette Ighilahriz

Après l'indépendance, elle va essayer de se reconstruire comme tant d'Algériens et d'Algériennes qui avaient subi "la question".

En évoquant ses tortures, elle aura cette belle phrase: "**On m'a rendue à la vie mais en lambeaux**" ce qui ne l'empêche pas de fonder un foyer, d'entamer des études de psychologie, de travailler avec Mahfoud Boucebsi (assassiné à Alger en juin 1993), de travailler à la direction du Parti où elle essayera, mais en vain, de faire bouger les choses et de promouvoir la condition des femmes.

"Pour la plupart, nous avons fait nos preuves pendant la révolution et il n'était pas question de laisser la gent masculine être seule détentrice de l'Algérie indépendante. Il ne fallait pas perdre nos acquis si chèrement obtenus" (p.281)

Et plus loin: "**Quant aux moudjahidate qui avaient risqué leur peau pour une noble cause, elles étaient pratiquement toutes marginalisées**" (p.226)

Ce qu'il faut retenir de ce récit émouvant, simple et sobre, c'est le message lancé par Louisette Ighilahriz qui en appelle à la conscience humaine: un million et demi d'Algériens et d'Algériennes morts sous la torture, abattus au cours de "corvées de bois " bombardés au napalm, massacrés lors des rafles dans les villages où les femmes ont été violées et éventrées; pendus et jetés dans la Seine lors du pogrom du 17 octobre 1961

Elle se bat pour le devoir de vérité le devoir de mémoire sans haine, ni esprit revanchard mais en refusant d'oublier, car ne cesse-t-elle de clamer: "**Massu et Bigeard doivent être traduits devant le Tribunal Pénal International pour crime de guerre**".

C'est au travers de ce genre de récit que se fait et se refait l'indispensable, "travail de mémoire, l'inlassable répétition de la représentation des choses passées "ce qui doit être transmis de génération en génération (Paul Ricoeur, philosophe, in le Monde 16 juin 2000).

En l'absence d'archives, le témoignage des victimes est un matériau indispensable pour l'histoire à condition, bien sûr, de le

confronter et de le croiser avec toutes les sources disponibles (presse de l'époque, d'autres témoignages etc...)

Il est bon que d'autres voix s'élèvent pour témoigner pour écrire leur mémoire, pour parler car en se taisant on n'éduque pas les jeunes générations à la vigilance, mais au contraire on les désarme.

"Je souhaite, écrit-elle, que les Français sachent qu'en Algérie entre 1954 et 1962, il ne s'est jamais agi d'une opération de "maintien de l'ordre" ni d'une "pacification". J'écris pour rappeler qu'il y a eu une guerre atroce en Algérie, et qu'il n'a pas été facile pour nous d'accéder à l'indépendance. Notre liberté a été acquise au prix de plus d'un million de morts, de sacrifices inouïs d'une terrible entreprise de démolition psychologique de la personne humaine. Je le dis sans haine. Le souvenir en est lourd à porter".

Et c'est sans haine; alors que les souvenirs les plus traumatisants et les plus douloureux sont encore ancrés dans sa chaire et dans sa mémoire; qu'elle a trouvé la force de regarder en face un de ses anciens tortionnaires (Cf Envoyé spécial Antenne 2-Février 2002).

Il faut noter qu'une pièce théâtrale a été adaptée à partir de cet ouvrage et s'intitule: "**Lila, l'Algérienne**".

Ce spectacle, joué pendant le festival d'Avignon et mis en scène par Patrick Olivier, est composé de passages tirés du livre de Louisette Ighilahriz et jalonné par six chants de Taos Amrouche et sept poèmes de Kateb Yacine.